

(p 25) *Paul Aussaresses, résistant, combattant en Indochine, affecté dans les services secrets, est nommé à Philippeville (Skikda aujourd'hui) dès après novembre 1954.*

Ils me firent comprendre que la meilleure façon de faire parler un terroriste qui refusait de dire ce qu'il savait était de le torturer. Ils s'exprimaient à mi-voix, mais sans honte, sur ces pratiques dont tout le monde, à Paris, avait qu'elles étaient utilisées et dont certains journaux commençaient à parler.

Jusqu'à mon arrivée à Philippeville, j'avais été amené à interroger des prisonniers mais je n'avais jamais torturé. J'avais entendu dire que des procédés semblables avaient déjà été utilisés en Indochine, mais de manière exceptionnelle. En tout cas, cela ne se pratiquait pas dans mon bataillon et la plupart des unités engagées dans la guerre d'Algérie n'avaient jamais été jusque-là confrontées au problème.

Avec le métier que j'avais choisi, j'avais déjà tué des hommes et fait des choses éprouvantes pour les nerfs, mais je ne m'attendais pas vraiment à ça. J'avais souvent pensé que je serais torturé un jour. Mais je n'avais jamais imaginé la situation inverse : torturer des gens.

(p 36)

Un jour, un groupe de rebelles investit une maison forestière dont le gardien était un caporal forestier du nom de Boughera Lakdar. Il avait un fusil. Lorsque le chef du groupe FLN lui demanda de lui remettre, Boughera refusa :

- Mon fusil appartient à la France. Si tu le veux, viens le cherche crie-t-il.

Sur ces mots, le forestier ouvrit le feu, tuant le chef du groupe.

Boughera Lakdar fut pris et exécuté sur place. A ma connaissance, son nom n'est inscrit sur aucun monument.

Le récit d'un des témoins de cet épisode me parvint par mon réseau. Il témoigne assez clairement de l'attitude de nombreux musulmans qui étaient prêts à se sacrifier pour ce qu'ils croyaient être leur patrie.

(p 44-45) voilà le genre de passage qui a provoqué la polémique

A divers endroits de la ville, sept bombes avaient explosé à la même heure. (...) La police et l'armée (...) avaient pu prendre assez rapidement le contrôle.

Un pied-noir qui se promenait dans la rue avait été abordé par un musulman. Il se connaissaient bien. Pourtant le musulman lui avait fendu le crâne à coups de hache. Le chef de la sûreté s'était rendu au chevet du blessé qui lui avait soufflé le nom de l'agresseur. Le renseignement m'étant parvenu, nous l'avions presque aussitôt arrêté pour commencer à l'interroger. Je voulais absolument savoir si ces attentats étaient commandités par une organisation et quels en étaient les membres. (...)

L'homme refusait de parler. Alors, j'ai été conduit à user de moyens contraignants. Je me suis débrouillé sans les policiers. C'était la première fois que je torturais quelqu'un. Cela a été inutile ce jour-là. Le type est mort sans rien dire.

Je n'ai pensé à rien. Je n'ai pas eu de regrets de sa mort. Si j'ai regretté quelque chose, c'est qu'il n'ait pas parlé avant de mourir. Il avait utilisé la violence contre une personne qui n'était pas son ennemie. (...) Je n'ai pas eu de haine ni de pitié. Il y avait urgence et j'avais sous la main un homme directement impliqué dans un acte terroriste : tous les moyens étaient bons pour le faire parler. C'étaient les circonstances qui voulaient ça.